

Mythographie, archéologie et interprétation à la Renaissance :

l'exemple du *Premier Livre des narrations fabuleuses* de
Paléphate

Aurélié Plywaczyk
Master de littérature française « de la Renaissance aux Lumières »

Le XVI^e siècle est exemplaire dans sa façon d'opérer un retour vers les écrits anciens et de prêter allégeance aux savoirs qu'ils recèlent. Conscients et dans un sens satisfaits d'avoir une dette à l'égard des auteurs antiques, les hommes de la Renaissance ne conçoivent la création que dans un rapport de filiation envers ces esprits passés, lequel peut prendre différentes formes – l'imitation, la traduction, l'exégèse. Sans véritable hiérarchie, chaque écrivain des temps reculés et certainement idéalisés par les hommes du XVI^e siècle peut être redécouvert, réévalué et reconnu comme une parole digne d'être entendue. Parallèlement, l'un des domaines privilégiés où s'opère, à l'époque, la redécouverte des Anciens est celui de la fable ou encore du mythe – ces deux termes sont de proches équivalents. Poètes, dramaturges, conteurs et romanciers puisent avec avidité dans cette étendue d'histoires plus fabuleuses les unes que les autres et y trouvent un matériau inépuisable de création. Cette première attitude vis-à-vis du mythe n'est pas celle de la remise en question : en effet, la mythologie y est un outil d'ornement prisé, cumulant avec réussite les fonctions bien connues du *docere* et du *delectare*. Une autre approche, mineure, consiste en la réévaluation et la critique de tous ces mythes qui fondent en grande partie la littérature du XVI^e siècle. Bien souvent, cette attitude iconoclaste s'enracine dans un profond sentiment de méfiance à l'égard de la fiction, à laquelle on préfère les lumières de la vérité historique. La redécouverte de certains mythographes antiques au XVI^e siècle peut être considérée comme l'un des facteurs de ce comportement d'exégète des textes et s'inscrit pleinement dans le débat qui oppose la futilité de la fable à l'utilité de l'histoire.

L'ouvrage fragmentaire d'un mythographe grec du IV^e siècle avant J.-C. du nom de Paléphate est traduit en français en 1558 à Lyon¹. Si le sens étymologique du terme « mythographe » est « celui qui écrit ou relate des mythes » (en ce sens, Ovide est un mythographe), concernant Paléphate, ce sens doit être amendé et réfère alors à « celui qui écrit à propos des mythes, les examine et les commente ». Guillaume Guérout, en charge de la traduction, choisit d'intituler l'ouvrage – que l'on connaît alors davantage sous son titre latin *De non credendis historiis* –, *Le Premier Livre des narrations fabuleuses, avec le discours de la vérité et histoire d'icelles*². L'association inaugurale – l'opposition ? – entre le

¹ L'œuvre comporterait en réalité cinq livres dont il ne nous est parvenu que le premier.

² *Le Premier Livre des narrations fabuleuses, avec le discours de la vérité et histoire d'icelles*, traduit par Guillaume Guérout, Lyon, Granson, 1558.

mythe et la vérité annonce avec justesse le contenu d'un ouvrage iconoclaste. Étant donné la vogue des couples synonymiques au XVI^e siècle, il est probable que le syntagme coordonné « discours de la vérité et histoire » en soit un exemple. Ce développement ostentatoire et définitionnel du terme « histoire » ne fait qu'accroître l'impression d'une construction antithétique voulue entre la fable « narration fabuleuse » et l'histoire « discours de la vérité ». On retrouve cette opposition dans la méthode et le discours argumentatif du mythographe. Ainsi, à chaque fable exposée, un Paléphate méticuleux appose une version historique de celle-ci, passablement attestée et entièrement déchargée de tout élément merveilleux. La démarche du critique antique est intéressante à plus d'un égard. Loin de relater uniquement la fable que n'importe quel lecteur assidu ou épisodique d'un Homère, d'un Ovide, ou d'un Virgile connaît (ces auteurs sont les principales sources des mythes dont entend traiter Paléphate), il cherche à en découvrir le fondement rationnel et en ce sens, son entreprise confine à l'archéologie étiologique (sonder les mémoires du passé pour découvrir les causes des phénomènes). Dans un style simple voire parfois austère et froid, Paléphate tente en effet d'éclaircir l'essence des mythes. Il essaie, pour ainsi dire, de révéler l'origine du « feu » de l'expression proverbiale « il n'y a pas de fumée sans feu ». Dans *Histoire de la littérature grecque profane*, la pensée de Paléphate est résumée en ces termes : « Toutes ces fables ont, d'après lui, une origine historique et un fond de vérité qui a été altérée par l'ignorance et la crédulité des hommes »¹. Dans une courte préface, le mythographe distingue deux sortes de personnes : les ignorants, ou ceux qui croient tout ce qu'on leur dit, et les incrédules, qui n'accordent aucune créance aux histoires merveilleuses :

Il est des hommes qui adoptent tout ce qu'on leur rapporte, parce qu'ils sont dépourvus de sens et d'instruction, d'autres, plus serrés de leur nature et qui ont l'expérience des choses, n'ajoutent absolument aucune foi aux histoires merveilleuses.²

Tout naturellement, Paléphate se place dans la seconde catégorie. Convaincu de l'existence d'un fait primitif ayant ensuite donné lieu à la tradition mythique, le mythographe s'emploie à offrir à son lecteur l'étiologie rationnelle de 46 mythes, parmi lesquels on rencontre celui des Centaures (I), d'Actéon (III) et de Dédale et Icare (XIII). Si, la plupart du temps, le paragraphe est consacré à une personnalité mythologique (Pasiphaé, Europe, Géryon, Pandore), il est souvent question de faits merveilleux jusqu'alors dénués d'explication rationnelle (la métamorphose d'un être humain en animal ou végétal,

¹ M. SAMSON, F. SCHOELL, *Histoire de la littérature grecque profane, depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs*, t. III, Paris, Gide fils, 1823-1825, p. 195.

² « Préface de l'auteur », in *Histoires incroyables par Paléphate*, traduites et annotées par Félix van Hulst, Liège, Jeunhomme Frères, 1838, p. 7. Si nous utilisons cette version largement postérieure à celle de Guérout, ce sont essentiellement pour des raisons de lisibilité du texte (l'ouvrage de 1558 est en lettre bâtarde gothique) et d'accessibilité (on ne peut consulter l'édition *princeps* de l'ouvrage du XVI^e siècle qu'à la BNF sous microfilms). À l'instar de Guillaume Guérout, Van Hulst fonde sa traduction sur une version latine du texte de Paléphate.

l'immortalité d'un homme, l'existence de monstres hybrides) ou d'anecdotes relatées dans les épopées homériques et virgilienne (le cheval de Troie).

Toujours dans sa préface, Paléphate explique la méthode qu'il a adoptée pour recueillir ces informations qui jouent un rôle des plus importants dans l'opération de démystification qu'il entreprend :

J'ai donc visité le plus de pays que j'ai pu voir, interrogeant les vieillards, pour apprendre d'eux ce qu'ils avaient entendu dire sur chaque chose et j'ai recueilli ce qu'ils m'ont appris. J'ai examiné tous les lieux en détail et je rapporte les choses non telles qu'on les raconte vulgairement mais telles que j'ai pu les connaître en recourant moi-même à la source.¹

À la façon des journalistes-reporters contemporains, l'auteur de ce *Premier Livre* dit s'être rendu sur le terrain et avoir interrogé les mémoires collectives. Dans le corps du texte, Paléphate suit pour les 46 entrées une organisation millimétrée qui peut parfois lasser le lecteur. Toutefois, il faut noter que cet ouvrage n'est pas un recueil de *fabulae* destiné à divertir le lectorat à la façon des *Metamorphosis* d'Ovide, mais un traité ayant pour ambition de révéler la vérité parfois triviale qui constitue la source d'un mythe. Dans l'édition *princeps*, une division typographique est mise en œuvre pour clairement séparer le propos : un premier paragraphe intitulé « FABLE » en précède un second présenté comme « HISTOIRE ». Ainsi, l'antinomie initiale, déjà rencontrée dans le titre, se confirme et informe le texte même de la démonstration. L'entrée en matière des premiers paragraphes est inlassablement la même. On rencontre systématiquement l'expression « On raconte que », ou ses homologues tels que « on dit que », « on a dit », « les poètes racontent que »². Cette dernière proposition met en avant un des points essentiels dans la réflexion de Paléphate. Selon lui, les poètes sont à l'origine de tous les mythes ou tout au moins de leur diffusion. Certaines introductions s'en prennent directement à ces fabulateurs : « la fiction poétique s'est attribuée le droit de nous faire croire » (« Des Géants semés », VI) ou « les poésies mettent en avans sur Dédalus choses vraiment fabuleuses » (« Dédale », XXII), « les poésies nous ont assez abreuvez de leurs vains mensonges » (« Des Amazones », XXXIII)³. En contrepoint de cette tonalité volontairement belliqueuse, Paléphate souligne le rôle moral des fables créées par les poètes. Dans le troisième chapitre consacré à la légende d'Actéon (dévoté par ses chiens), le mythographe rappelle l'origine du mythe : « ce sont les poètes qui ont imaginé ces fables, pour engager les gens à s'abstenir d'offenser les Dieux ». Sans surprise, l'une des fonctions premières des mythes est de maintenir l'ordre social par la

¹ *Ibid.*

² Ces expressions sont tirées de l'édition de 1838.

³ Dans l'édition *princeps*, d'où nous tirons ces dernières citations, les poètes sont plus souvent cités comme étant la cause directe de la diffusion des fables dans la société. On note en outre une tonalité ouvertement polémique qui ne laisse de mettre en évidence le mépris que Paléphate éprouve pour les poètes.

peinture d'actes répréhensibles punis et d'actes vertueux récompensés. Après avoir énoncé le contenu du mythe tel que le relatent les poètes, Paléphate donne le plus souvent dès le début du paragraphe que l'on peut nommer « historique » son avis personnel, très tranché, avec une certaine sévérité de ton, dans une proposition qui commence fréquemment par la conjonction oppositive « mais » : « c'est une histoire incroyable et impossible » (« Sphinx », VII), « c'est un conte ridicule » (« Des chevaux anthropophages de Diomède », IV), « il faudrait être fou pour admettre de pareils contes » (« De l'Hydre », XXXIX). Il va parfois même jusqu'à utiliser une question oratoire pour montrer l'absurdité évidente de telles histoires fabuleuses : « Qu'y a-t-il de plus absurde que de croire... ? »¹. À partir de là, et tout aussi rigoureusement, Paléphate annonce à l'aide d'un présentatif la « vérité » ou le « vrai » de l'histoire en question. On peut appeler ce moment discursif désillusion, démystification, entreprise iconoclaste, le résultat est le même : le mythographe expose la cause rationnelle qui préside à l'apparition de tel ou tel mythe dans la société et, ce faisant, lui retire son aspect surnaturel et merveilleux pour lui conférer une décevante trivialité.

L'une des causes les plus souvent révélées est celle qui se fonde sur une méprise des apparences, elle est surtout valide en ce qui concerne les récits de métamorphose. Par exemple, la fameuse métamorphose des amants Atalante et Milanion en lionne et lion n'en est pas vraiment une selon Paléphate. Voici la version des faits qu'il propose :

Atalante et Milanion chassaient ensemble. Milanion parvint à séduire Atalante et la fit entrer avec lui dans une grotte. Cette grotte était la retraite d'un lion et d'une lionne. Ces animaux entendant la voix de leurs nouveaux hôtes s'élancèrent sur et les dévorèrent. Quelque temps après, le lion et la lionne sortant de la grotte, les compagnons de chasse de Milanion crurent que c'étaient les deux amants qui avaient revêtu cette nouvelle forme, et, en rentrant dans la vielle, ils répandirent le bruit que Milanion et Atalante avaient été transformés en lions.²

L'importance du « bruit » ou de ce qu'on appelle encore la « rumeur » est ici mise en valeur : la bêtise des compagnons de chasse des deux amants les pousse à s'en tenir à ce qu'ils voient. Ils ne tiennent pas pour impossible l'équation qui fait que deux amants entrant dans une grotte soit égal à deux lions sortant de cette grotte. Le merveilleux n'est pas dans les choses mais dans l'interprétation que ces compagnons préfèrent leur donner. Parfois, le mythe peut naître d'une méprise due à la polysémie d'un terme, qu'il s'agisse d'un nom propre ou d'un nom commun, comme c'est le cas pour le mythe des Hespérides, ces femmes dont on croit qu'elles possèdent des pommes dans un jardin où veille un dragon. Paléphate suggère une explication rationnelle à la naissance de ce mythe :

Il y avait un Milésien nommé Hespéros qui habitait la Carie et avait deux filles qu'on appelait les Hespérides. Cet Hespéros avait de belles brebis, d'un grand produit, telles

¹ L'ensemble de ces citations est extrait de l'édition de 1838.

² Édition 1838, p. 28.

qu'il y en a encore à Milet. Comme l'or est ce qu'il y a de plus beau, on les appelait les brebis d'or, parce qu'elles étaient très belles. Or, (en grec) on appelle les brebis, des pommes. Après la mort d'Hespéros, mais du vivant de ces filles, Hercule vit paître ces brebis au bord de la mer, les enleva et les emporta dans son vaisseau, emmenant avec lui le berger nommé Dragon. On dit donc : « Nous avons les pommes d'or qu'Hercule a enlevées aux Hespérides, après avoir tué le dragon qui les gardait ». Et voilà d'où est venue la fable.¹

La philologie, soutenue par l'étymologie, permet de lever le voile de la fable et en même temps celui de la crédulité. Il est certain que l'acte démystificateur de Paléphate réduit presque à néant l'agrément de telles histoires. Le seul plaisir qui peut subsister vient peut-être de ce que l'on se rend compte des dérives du langage et de la représentation des choses et l'on comprend ainsi l'importance qu'a le merveilleux dans la construction de l'univers humain. En ce qui concerne le mythe d'Actéon dévoré par ses chiens, une autre dérive du langage est en cause. Actéon aimait chasser et adorait ses chiens au point de ne plus s'occuper de ses affaires courantes. Il perdit de ce fait les « moyens d'existence » :

Quand il n'eut plus rien, on lui disait parfois : « Pauvre Actéon, tu t'es laissé dévorer par tes propres chiens ! » Et aujourd'hui encore n'a-t-on pas coutume de dire des entrepreneurs de débauche qui ne réussissent pas, qu'ils ont été mangés par les filles de joie ? C'est donc que quelque chose de semblable est arrivé à Actéon.²

La remotivation au sens propre d'une expression originellement métaphorique « se faire dévorer par ses chiens » est ici le facteur principal de la naissance de ce mythe. Enfin, si l'on considère le mythe du chien à trois-têtes nommé Cerbère, on peut définir une dernière cause de l'origine des fables. Paléphate explique la raison d'un tel patronyme :

[...]Il est clair qu'il [Cerbère] fut appelé chien-à-trois-têtes, parce qu'il était de la ville des Trois-têtes (Tricarénie) comme Géryon.³

La transformation d'un nom topographique en nom propre est souvent la cause de confusions. Le nom de la ville grecque est en réalité une composition de « trois » et de « tête ». Au lieu de ne signifier que cela – une toponymie – ce terme connaît une extension et chaque habitant de la ville, supposément « tricarène », devient par conséquence tricéphale par nature. Finalement, l'ensemble de ces facteurs est régi par *une* cause majeure : la bêtise des gens et ses conséquences, leur déficience à aller chercher une explication rationnelle ou leur propension à tout vouloir expliquer par le merveilleux. Soit les mythes viennent de notre goût pour les choses qui dépassent le naturel, soit de notre incapacité flagrante à comprendre le réel tel qu'il s'offre à nous. Dans son traité sur les histoires « qu'il ne faut pas croire » (si l'on traduit littéralement le titre latin), Paléphate propose son regard rationnel et critique et l'oppose à celui des personnes qui sont friandes

¹ *Id.*, p. 34.

² *Id.*, p. 14.

³ *Id.*, p. 73.

de ce genre de fables. Nous nous sommes intéressée dans un premier temps à la méthode du mythographe grec dans le but de circonscrire son rapport à la fable et à la vérité, en recourant parfois à des remarques d'ordre stylistique. Dans un second temps, il serait intéressant d'examiner l'histoire éditoriale du texte à la Renaissance et de se focaliser sur les différents titres donnés à l'ouvrage de Paléphate ; ce qui nous amènera à réévaluer la frontière parfois confuse entre *fabula* et *historia*.

Dans le but de montrer les hésitations terminologiques qui existent entre histoire et fable au XVI^e siècle, nous nous attarderons sur les différents titres qui ont été attribués à l'ouvrage de Paléphate au cours du siècle. Nous verrons que la cohabitation des deux termes, censés s'opposer, témoigne de l'étrécissement de leur relation et de la confusion qui règne encore en ce qui concerne l'emploi de certains vocables génériques. Le premier livre d'un ensemble de cinq qui traitent des histoires fabuleuses paraît pour la première fois en latin à Venise chez Alde Manuce en 1505, au sein de la *Collection des fabulistes*, recueil de textes joints à un ouvrage d'Ésope¹. Parmi les auteurs qui figurent dans ce recueil, on rencontre Héraclite du Pont et son traité *De Allegoriis apud Homerum*, Aptonius, Didyme (philosophe cynique), Horapollon et Philostrate. L'ambition de cet ouvrage semble dans un premier temps de réunir divers commentateurs littéraires, sortes d'exégètes de la fiction. Le titre du traité de Paléphate est alors celui-ci : *De non credendis historiis*, autrement dit, « Des histoires qu'il ne faut pas croire ». Si le terme « historia » est bien utilisé dans cette traduction littérale du titre grec, il est totalement décrédibilisé par l'adjonction de l'adjectif verbal nié. Alors qu'habituellement, on a confiance en le récit historique, censé être le récit des choses qui se sont véritablement produites, Paléphate brise le lien substantiel entre histoire et créance pour le remplacer par un lien de méfiance. En 1515, le traité du mythographe grec est publié indépendamment à Bologne par Bénédicte Hector. On observe une importante modification du titre. On peut lire sur la page de titre de l'ouvrage : *Palaphaeti opusculum de Non credendis fabulosis narrationibus*². Ce choix de traduction et cette sélection des vocables indiquent que la hiérarchie entre *fabula* et *historia* est instaurée, en replaçant l'histoire dans le domaine de la vérité et la fiction narrative du côté de la fable, autrement dit du mensonge. En 1528, à Anvers, paraît une autre édition du texte en latin, suivi d'un texte de Lucien sur l'astrologie³. Le titre comporte à nouveau le vocable *historia* et sans adjectif pour en restreindre l'extension : *De non credendis historiis libellus utilissimus*.

¹ *Vita et fabellae Aesopi...*, (« Vie et fables d'Ésope ») Venise, Alde Manuce, 1505.

² *Palaephati Opusculum de Non credendis fabulosis narrationibus, interprete Philippo Phasianino bononiensi*, (« Petit ouvrage de Paléphate au sujet des Narrations fabuleuses qu'il ne faut pas croire, traduit par Philippe Phasian de Bologne ») Bologne, Bénédicte Hector, 1515.

On note dans un premier temps que l'on considère le livre comme étant très utile, on sous-entend certainement la valeur pédagogique qu'il a, étant donné qu'il est censé démêler le vrai du faux et expliquer ce qui gît à la source des mythes antiques. Lorsqu'un recueil consacré au mythographe grec Hygin paraît en 1535 à Basel (Suisse), il contient le traité de Paléphate ou du moins le livre I¹. L'intitulé donné, très bref, attire l'attention : *Fabulosis narrationibus*. Sans autre indication que ces deux mots, l'ouvrage du critique grec pourrait aisément être confondu avec un recueil de fables divertissantes. En outre, cette terminologie est une reprise directe de Macrobe qui dans son *Commentaire au Songe de Scipion* propose une topologie des fables, en allant de la plus inutile à la plus utile². Le raccourci inaugural utilisé pour nommer l'œuvre de Paléphate ne manque pas de confirmer le flottement terminologique qui existe alors concernant les catégories d'écrits littéraires et les jeux de synonymie et d'antinomie entre les termes *historia*, *fabula* et *narratio fabulosa*, le dernier syntagme nominal introduisant une nouvelle donnée dans la hiérarchie traditionnelle, puisqu'il entend mêler la narration (que l'on rapprocherait dans un premier temps de l'histoire) et la fable. Une édition du livre III des *Mythologies* de Fulgence accueille elle aussi l'ouvrage de Paléphate et bien qu'il s'agisse de la version « interprétée » par Philippo Phasianino (1515), le titre change. On peut alors lire : *De Fabulis supra fidem confictis*, autrement dit *Des fables fabriquées dépassant la croyance*. Si les titres changent au fil des éditions, la signification reste la même³. C'est ce que l'on observe encore avec cette glose qui apparaît dans le titre d'un ouvrage consacré à Lucius Annaeus Cornutus, paru en 1543, à Basel⁴. Le traité de Paléphate est annoncé de la manière suivante : *Palaephati poetiarum fabularum explicationes, sive de non credendis fabulosis narrationibus liber utilissimus (Les explications des fables poétiques ou le livre très utile au sujet des histoires qu'il ne faut pas croire de Paléphate)*. En 1545, une autre édition voit le jour à Venise. L'ouvrage est cette fois-ci traduit en langue vernaculaire (italien). Le titre, beaucoup plus long que les précédents, indique clairement l'intention et le découpage de l'ouvrage : *Opera bellissima, quale narra le historie e veri successi di tutte le favole che anticamente si sono fatte, e*

³ *Palaephati de Non credendis historiis libellus utilissimus. Phornuti de Natura deorum libellus, Jodoco Velaero interprete. Epithaphium Isabellae...Danorum reginae, Cornelio Sceppero autore. Luciani de Astrologia oratio*, (« Le petit livre très utile de Paléphate au sujet *Des Histoires qu'il ne faut pas croire*. Avec le livre de Phornute *De la Nature des Dieux*, traduit par Jodoco Velaero, *l'Épithaphe à Isabelle*, reine des Danois, par Cornelio Sceppero et *Le Discours sur l'Astrologie* de Lucien ») Anvers, Bonti, 1528.

¹ *C. Julii Hygini fabularum liber...Palaephati de Fabulosis narrationibus liber I...*, (« *Le Livre des fables de Jules Hygin...et le Premier Livre des narrations fabuleuses de Paléphate* »)Basel, J. Hervage, 1535.

² MACROBE, *Commentaire au songe de Scipion*, Paris, Les Belles Lettres, 2006.

³ En 1543, le même texte affublé du même titre intègre un ouvrage consacré à Fulgence et paraît à Basel, chez H. Pierre.

⁴ *Cornuti sive Phurnuti de natura deorum gentilium commentarius e graeco in latinum conversus per Conradum Clauserum...*, (« *Commentaire du traité De la nature des dieux gentils de Cornuti ou Phurnuti, traduit du grec en latin par Conrad Clauser* »)Basel, n.i., 1543.

*dimostra la verita di ciuscuna finction de poeti*¹. C'est alors l'aspect scientifique du traité qui est mis en évidence. Enfin, en 1558, à Lyon, paraît la traduction en français de l'œuvre de Paléphate par Guillaume Guérout, dont on a déjà examiné le titre plus haut. Cette longue énumération permet de constater les variations terminologiques importantes au sujet du titre d'une unique œuvre. Les choix de traduction et leur évolution au fil des éditions suppose un effort pour atteindre une certaine justesse lexicale qui ne va pas de soi à l'époque. Les confusions entre les termes généraux tels que *historia* et *fabula* nécessitent parfois même des gloses éclaircissantes. Par ailleurs, on peut également constater, au vu du nombre d'ouvrages qui contiennent le traité de Paléphate ou qui lui sont entièrement consacrés, le succès d'un tel traité ou du moins l'importance qu'il a pu avoir dans un siècle où les représentations allégoriques et les histoires fabuleuses héritées de l'Antiquité répondent tout particulièrement au goût d'un public friand de merveilleux.

Paléphate, le rationnel, l'iconoclaste, n'est finalement pas un « mythographe » au sens étymologique du terme (« celui qui écrit des mythes »), mais bien plutôt celui qui s'engage à retirer des mythes ce voile d'illusion (pourtant plaisant) qui les caractérise pour faire jaillir la lumière de la vérité, parfois bien triviale, laissant à tous les adeptes des histoires merveilleuses et contes fabuleux le goût amer de la déception.

¹ *Opra bellissima, quale narra le historie e veri successi di tutte le favole che anticamente si sono fatte, e dimostra la verita di ciascuna finction de poeti. Di greca, latina, et di latina nuovamente tradotta in italiano, (« Œuvre excellente, qui raconte la véritable histoire de toutes les fables antiques et expose la vérité de chaque fable poétique. Du grec en latin et du latin nouvellement traduit en italien »)* Venise, Bartolomeo et Francesco, 1545.